L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
rue, No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 22 JUIN 1884.

TROP DE SCIENCE.

Une nouvelle explosion de dynamite vient de.....

(*Journaux Européens*)

Voulez-vous me permettre de deuxer ce qu'on appelle un cri du siècle? Trop de science!

Le chimie abuse. Ce n'est plus escalader l'Olympe c'est y tirer des feux d'artifices dans la barbe même des dieux. Je vous assure qu'ils commencent à être jaloux du bonheur de l'homme sur la terre. Quand ils voient nos découvertes et les applications hardies autant qu'expérimentales que nous savons en faire, ils se regardent entre eux et se demandent si le temps ne serait pas venu de recommencer leurs jolies excursions d'autrefois chez ces coquins de mortels. Bacchus à Philémon parle en soupirant de ce monde où tant l'on s'amuse. "Connais-tu le pays où fleurit la nitroglycérine?"—Et Philémon lui répond:—c'est l'Europe!—Ah! dit-elle, qu'il me tarde d'y aller revivre! C'est là, c'est là!.....

Mais le plus embêté par notre félicité scientifique c'est certainement le seigneur Jupiter. Il est clair que le jeu de la dynamite, tel que nous le pratiquons, empiète fortement sur ses attributions. Sa spécialité ne laisse que ce d'en être atteinte. Hier encore il monopolisait la force aveugle. La force aveugle, à la fois centripète et centrifuge, était son lot. Il s'était réservé de résoudre les problèmes ardus par l'écrabouillement de ceux qui les proposent. On lui envoyait un rébus social, théologique ou simplement naturel, il glissait la main dans un nuage, réservoir électrique, y saisissait une boule de fulmicoton et v'lan! vous étiez en nombre; le rébus était expliqué.

Et voilà que son seulement le bruc est débiné par la science, mais encore que l'usage en devient européen. On lit dans les Manuels Roret: "Foudre de Jupiter, sorte de fulminante, très usité dans le commerce du progrès, et que nous aurons suffisamment désigné aux enfants lorsque nous l'aurons baptisé du nom populaire: C6 H5 (3 Az O4) O6.

J'aime l'chimie, est-il besoin de vous le dire? Je la trouve consolante.

A l'heure crépusculaire, lorsque mon âme hante par les visions confuses, cherche à se reconcilier à quelque chose de rose dans le réel, quand la tristesse de l'être m'envahit, je n'ai pour me regaillardir qu'à penser ceci: En ce moment, et tandis que, complice du temps, le soleil semble vouloir s'arracher dans la flamme et le sang, l'un des jours de ma courte vie, il y a quelque part un Berthelot ou un Berthelot qui s'occupe de retrouver le doux feu grégeois et d'en arracher la formule au passé!—Confiance, confiance! Tu nous seras enfin rendu, adorable feu grégeois, dont le besoin s'impose, et l'empire des mers s'appuiera, comme celui des terres est à la dynamite. Alors l'homme ira gaiement sur la terre et sur l'onde, comme disait le père Malebranche.

Ah! écoutez, c'est déjà charmant. Vous êtes là, assis sur votre chaise de paille, la tabatière à la main, et vous regardez un édifice. Tout à coup, cet édifice vous aunule!..... Vous ouvrez votre tabatière, l'édifice s'étipse. Où est l'édifice? Cherchez l'édifice. Plus d'édifice! Satané Jupiter, va! Et si vous réfléchissez à ceci que l'édifice peut être l'édifice social, vous avez tout le progrès, tout l'avenir, tout le bonheur dans votre tabatière, une pincée de poudre, quoi!

Mais c'est-à-dire que de cette manière je la donne à un enfant, le gamin du papériste! Si l'on connaît un problème qui puisse résister à cette solution, qu'on le désigne. Cette solution est universelle; c'est celle du: *ad patres*! uniformément, tous les cas les cas. Vous parlerai-je de l'Irlande, qu'il tend à se détacher de l'Angleterre, dit-on, pour des raisons sympathiques aux uns, antipathiques aux autres, mais énergiquement allégués? A quoi bon O'Connell hier? A quoi bon Parnell aujourd'hui! Elle s'en détache selon la philosophie purement scientifique, par secousses et fragments! Tantôt c'est une gare qui vole en éclats, tantôt c'est un palais qui s'évanouit dans l'air pur!..... Pourquoi dépenser tant de salive pour rallier le monde à sa cause? C6 H5 3 (Az. O4) O6. Tout est là.

Quand la chimie s'y met, elle s'y met toute entière. Qu'est-ce que le chauseiller de fer en dit de cette force à primer le droit? Elle est de quarante mille chevaux tout de même. Et moi, humble chroniqueur, je rêve aux jours d'ombre et d'ignorance où l'on mettait deux ou trois ans à ériger, avec des ficelles, Pébélique de Louqsor sur une place justement appelée de la Concorde!

Trop de science, allez! Lorsque vous pétillez sous la coupole à l'idée qu'Aristote n'a point connu celle-là, de formule, C6 H5 3 (Az. O4) O6 et lorsque vous vous congratulez entre chauves de l'avoir arraché à la aphyxie scientifique, en avez-vous plus belle jambe et le troupeau des hommes de bonne volonté s'enfuit éperdu, devant une brute armée d'un volcan portatif et portant un tremblement de terre dans sa montre?

La poudre à canon suffisait, dites? Oh! elle suffisait, et au delà, mon Dieu, pour le degré de civilisation fraternelle auquel nous sommes, non sans triner, parvenus. Quelle que soit la question que vous me posiez avec la fleur de salpêtre, je vous répondais avec ladite fleur. Mais cette substance qui résoud tout problème avant même de l'avoir tracé au tableau; qui vous aborde en vous disant gaiement: qui, à peine salué, vous expédie dans le sein d'Abraham par atômes désagrégés, et ce qu'on ne pourrait pas la reperdre, comme on a reperdu le feu grégeois? Je n'en sais rien, je vous le demande. Il suffit peut-être de chanter les lettres de la formule: Az E3 1 (Oz9 \ Z0?

Si vous ne faites plus à l'âme une vie présentable en ce monde, il n'en descendra plus dans les corps. Celles que l'on renvoie ainsi dans l'infini préviendront les autres. Projetées à un nombre de mètres incalculable au-dessus du niveau de la mer, étonnées de l'être, elles dissuaderont leurs sœurs de se faire naturalistes et d'aller jouir de la méthode expérimentale dans un feu pyrotechnique sans arrêt, pour ou vous initie aux devoirs, aux lois, à la solidarité, par système d'éruption et de bombardement. Est-ce vrai? Etes-vous de mon avis? Alors je me fais.

EMILE BERGERAT.

Paris est en ce moment, comme toutes les grandes villes d'Europe, d'ailleurs, allonné de détectives anglais qui cherchent la trace de leurs terribles dynamiteurs.

L'autre jour, au restaurant, l'un de ces "Argus," peu au courant des appellations culinaires français, entend un groupe de consommateurs demander, entre autres choses, un poulet sauté et une bombe glacée.

Si vous saviez le rapport qui a été envoyé à Londres!

La presse européenne
JUGÉE PAR UN CHINOIS

Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* n'ont pas été médiocrement surpris de voir figurer au sommaire de la livraison du 15 mai dernier le nom de M. le colonel Tcheng-Ki-Tong, attaché militaire à l'ambassade de Chine à Paris. Ce diplomate, qui est familiarisé avec l'Europe, par un séjour de dix années, l'est surtout avec notre pays dont il écrit la langue avec une aisance singulière. "La Chine et les Chinois," tel est le titre d'une étude approfondie, très claire, fort intéressante, où il passe en revue les mœurs, les coutumes, l'histoire du vaste empire du Milieu. Demander à un diplomate qui écrit sur son pays, à une aussi grande distance, quelque critique de détail, serait exiger beaucoup. L'exposition du colonel Tcheng-Ki-Tong tourne un peu trop au plaidoyer *pro gente*. Si tout ce qu'il dit de sa nation n'est pas flatté, ce serait à se faire Chinois. Mais, ce léger défaut constaté, on ne peut que louer la finesse de ses aperçus, son remarquable talent d'observation et sa clarté d'écrivain qui ne se dément jamais. Il cite quelque part Voltaire. Certainement, il l'a beaucoup lu et beaucoup étudié pour arriver à manier ainsi la langue française. Dans la livraison de la *Revue* d'hier, 1er juin, poursuivant son étude, il en vient à parler de la presse qui on le sait n'existe pas en Chine. Avec quelle finesse d'observation et quelle souplesse de style, on va en juger.—A. M.

LE JOURNAL ET L'OPINION.

Si l'on définissait le "Journal" aussi exactement que le permette la complexité d'un tel mot, on pourrait dire que c'est une publication périodique destinée à créer une opinion dans le public.

Je pense que bien des journaux accepteraient cette opinion, car c'est un noble métier que celui de créer une opinion et de la répandre presque instantanément à des milliers d'exemplaires dans ce grand monde toujours nouveau qu'on appelle le public. Je suis un admirateur du journal en Europe. Il aide à passer le temps agréablement; en voyage, c'est un compagnon qui vous suit comme s'il était à votre service; vous le retrouvez partout, dans toutes les gares; son titre seul vous est agréable à apercevoir, et avec un journal on regrette moins les absents. C'est là, je crois, son meilleur éloge.

L'influence du journal sur l'esprit n'est pas aussi grande qu'on pourrait le craindre. Si on lisait toujours le même journal, il est possible qu'à la longue, étant donné que le journal soit assez convaincu pour dire toujours la même chose, il exerçât sur l'esprit de l'abonné une influence profonde. Mais le public lit tant de journaux de nuances si diverses qu'on finit par être de tous les groupes politiques, ce qui est, du reste, infiniment commode lorsque les ministres changent.

Quoqu'il en soit, les journaux répondent à un besoin. Telle que la Société est organisée, il est devenu nécessaire d'utiliser tous les moyens de transmission de la pensée qui sont à sa disposition pour lui redire tous les bruits de la terre. Le journal dit généralement ce qui se passe lorsqu'il est très bien informé; il ne dit que cela. Quelquefois, il se risque à dire ce qui ne se passe pas, mais sous toutes réserves; ce serait la seule chose intéressante, et, le lendemain, elle est démentie. A part cela, le journal a des articles d'opinion que les lecteurs de la même opinion approuvent très haut; mais je me suis laissé dire qu'on n'avait jamais vu, — sauf en province peut-être,—des convertis du journalisme.

On ne peut pas dire cependant des journaux qu'ils prêchent dans le désert, mais dans le public, —ce qui est un peu vant, tantôt plaine, tantôt montagne, où rien n'est stable et rien ne vit, où les oasis ne sont que des mirages et qui ne semble exister que par le bruit des tempêtes qui soulèvent ses vagues de sable.

C'est en effet un monde insaisissable, capricieux. Ce qui lui plaît aujourd'hui lui déplaît demain; il n'est jamais satisfait. Regardez ces affolés se précipiter à toute heure du jour sur les journaux: ils en lisent dix, vingt, — avec le même air impassible, — et vous les entendez toujours gémir: il n'y a rien dans les journaux! On attend le soir: rien! lendemain, rien encore! Arrive enfin une nouvelle: tout le monde la sait avant le journal!

Quant aux articles sérieux, il paraît qu'on ne les lit jamais. Ils sont cependant toujours très bien faits; mais ile n'ont d'intérêt que pour leurs auteurs, qui les lisent vingt fois, qui les relisent aux amis qui ont la bonne fortune de les rencontrer, sans jamais se lasser. Pour comprendre cet enthousiasme, il faut avoir vu son article imprimé à la première colonne et le voir entre les mains de quelqu'un de ce grand public; voir qu'on le lit; suivre avidement la pensée de cet ami inconnu.... On l'embrasserait si on l'osait; on lui révélerait le nom de l'auteur. Qui n'a pas connu ces émotions ne peut pas connaître le rôle du journal. C'est une profession bien utile, bien précieuse pour ceux qui écrivent.

Le rapport, présenté à la Chambre d'Italie, par M. Vigna, sur le projet relatif à une dépense extraordinaire de 30 millions, pour les constructions navales, approuve entièrement les propositions de M. Brin.

Le ministre de la marine a débattu à la commission que les cuirassés "Italia" et "Lepanto" coûteront près de 24 millions chacun; les trois cuirassés "Ruggiero di Lauria," "Andrea-Doria" et "Francesco-Morosini," qui étaient, dans le budget de 1882, évalués 17 millions, en coûteront près de 20.

Les deux cuirassés, qui seront bientôt mis en chantier, coûteront près de 22 millions chacun.

Le *Figaro* publie la nouvelle suivante qui, dit-il, fera sensation en Allemagne:

Le comte Frédéric-Guillaume, prince de Hanau et comte de Schaunbourg, descendant de feu l'électeur et landgrave de Hesse, qui était luthérien, doit abjurer aujourd'hui même à Paris, et se faire catholique.

Le comte de Hanau, qui est un brillant officier à un peu plus de quarante ans, il est célibataire. Sa mère, née Fabrenstein, est morte à Prague il y a deux ans.

Il y a dîner de gala chez le colonel Ramollot, et on ordonnance, circulant autour de la table, verse des liquides variés dans les verres des invités.

Vers la fin du repas, il s'approche d'un commandant atteint de surdité, et tout en approchant la bouteille, il crie à pleins poumons:

—Dri lacrymæ.. Saeristi!... mon commandant.

Dialogue de saison:

—Mon cher, tu vois un homme harassé. Je n'en puis plus.

—Vous avez un surcroît de travail dans votre ministère?

—Pas du tout... Mais, par cette chaleur, au bureau, on dort vraiment trop. C'est éreintant!

Une lettre de Léopoldville (Congo) adressée au *Journal des Débats* les détails suivants sur la chasse des hippopotames:

Le Stanley-Pool fourmille d'hippopotames, au point que la navigation en pirogue y est parfois dangereuse. Les vapeurs de Stanley et les coupe de carabine dont on les salue au passage les font obli- gés à se réfugier dans les bas-fonds couverts de papyrus, entre le lacs d'îles boisées qui couvrent la vaste expansion du Congo au-dessus des cataractes.

Ces monstueux mammifère sont chassés avec ardeur par les indigènes qui sont très friands de la chair de ces animaux. Les petites mais belles défenses d'ivoire sont un article de commerce recherché, et dans la peau, ils coupent de longues lanières dont les Portugais font des fouets, des cravaches, et la terrible "chicotte" avec laquelle ils knoutent leurs esclaves.

Montés dans de petites pirogues, les indigènes descendent doucement le courant, le long des bancs de sable où l'hippopotame aime à digérer l'énorme quantité d'herbages qu'il est allé pâturer dans la nuit. Le chasseur se tient à l'avant, armé d'un harpon dont le fer aigu et tranchant est attaché à une corde longue, mince, mais solide, enroulée autour de la hampe. Son compagnon, la pagaye à la main, dirige adroitement et sans bruit le frêle esquif vers la bête endormie.

Arrivée à portée, le chasseur se penche en avant, lève vivement son bras musculeux, vise et plonge avec force son arme dans le corps inélastique et graisseux de la brute. Les noirs plongent alors dans le courant et regagnent la rive pour échapper à la colère terrible de l'animal blessé, qui se venge souvent en broyant le canot avec ses puissantes défenses.

Un flot de sang s'échappe de la blessure, l'hippopotame se débat, il coule, revient à la surface, tourbillonnant sur lui-même dans un bouillon d'écume rougie, jusqu'à ce que, à bout de forces, il s'enfonce et se noie. La hampe flottante du harpon décèle sa présence. Bientôt les gaz ne tardent pas à le faire remonter, et il flotte emporté par le courant, la tête en bas, ses quatre pieds et son ventre rose à la surface, comme une outre gonflée.

Une flottille de canots part alors de la rive où il est remorqué au bruit des chants d'allégresse, 2 à 3000 livres de viande, ce n'est pas une proie à déduiger.

La chair fraîche est tendre et succulente et le "mokoto" pimenté (consommé fait avec le pied étuvé) est un plat excellent.)

Les noirs adorent la chair de l'hippopotame quand elle est plus faisandée, se rencontrant ainsi avec le baron Brisse, qui ne mangeait la bécasse que lorsqu'elle tournait au vert.

Mlle Névada, dont nous avons successivement annoncé le baptême et la première communion, a reçu, à la chapelle de la Nonciature, le sacrement de la confirmation.

La cérémonie a été des plus simples et onze personnes seulement y assistaient, parmi lesquelles Mme Mackay, marraine de Mlle Névada.

Mgr di Rende, nonce apostolique, officiait. Mlle Névada était entièrement vêtue de blanc, comme le jour de sa première communion. Entre la messe et la cérémonie, Mgr di Rende a prononcé une touchante allocution, puis il a remis à Mlle Névada une petite statuette de la Vierge, en argent, et un chapelet en onyx, venant de Jérusalem et béni par le Saint-Père.

Le monde secret! Le monde surnaturel! Les plus violents athées y croient! Vous vous rappelez ce dîner où les convives, libre-penseurs, blasphémateurs, se voulurent pas s'amuser parce qu'il était treize. On appela le fils du restaurateur. Et pourtant tous ces esprits faisaient profession de ne point croire à l'existence du surnaturel!

Gambetta a raconté franchement qu'un jour de 1882, en passant devant Saint-Germain-des-Prés, il vit sur des tentures funèbres les deux lettres L. G.—et qu'il était rentré chez lui un peu troublé.

M. Paul Bert porte une petite corne en corail, pour conjurer les maléfices des Jettateurs.

D'après un journal anglais:

Ingénieuse application de l'histoire naturelle:

Un étranger, quelque peu tropical, donnait à jouer chez lui. Il avait rapporté de son pays un kangourou qu'il affectionnait singulièrement, et qui se promenait familièrement, partout.

On sait que le kangourou appartient aux marsupiaux, c'est-à-dire animaux ayant des poches dans lesquelles ils portent leurs petits.

Or, depuis quelque temps, on constatait qu'il manquait toujours, sur la table, de l'or ou des jetons; sources de contestations désagréables